

Le Samedi

VOL. III.—NO. 42

MONTREAL 26 MARS 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.

LE MOMENT DÉCISIF



LA TIREUSE DE CARTES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 MARS 1892.



Ne défends pas aux autres ce que tu fais toi-même.

L'âme n'abandonne l'espérance qu'au moment du trépas.

Le comble de l'entêtement pour un rémouleur : aiguïser l'appétit.

Le comble de la stupéfaction pour un pêcheur : attraper le poisson d'avril.

Peut-on trouver quelque chose de plus plein qu'un homme ivre? Oui, les chars urbains.

De toutes les jeunes filles, une seule n'aimerait pas être un homme... celle qui vient de recevoir sa bague d'engagement.

—A quel moment une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer?
—Quand elle est lasse de trèfle.Le comble de la rigolade pour un tireur maladroit :
Emporter avec lui le *Directory* au tir pour ne plus manquer d'adresse.

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, quand les escaliers des écoles sont usés et que l'herbe pousse dans ceux des tribunaux, quand les médecins vont à pied et les boulangers à cheval, l'État est bien gouverné.

MOYEN BIEN SIMPLE

Le prétendant prétentieux (écrivant à sa dulcinée).—Je voudrais, ma bien-aimée, vous exprimer tous mes sentiments, mais ils sont incomensurables; je n'ai pas assez de place sur ce papier.

La dulcinée (lui répondant).—Alors ajoutez un supplément.

REMÈDE INFALLIBLE

Le père.—Docteur, je crains que ma fille ne devienne aveugle; et elle est pour se marier dans quelque temps.

Le médecin.—Eh bien! laissez-la se marier; si quelque chose peut lui ouvrir les yeux, ce sera certainement cela.

ÉCONOMIES MAL PLACÉES

Sigouin.—Mes enfants ont trop de tendance à mettre leur argent de côté, j'en suis fatigué.

Pinguin.—Tu devrais au contraire t'en féliciter: c'est bon signe.

Sigouin.—Pas du tout; encore ce matin, le bébé a envalé un gros deux sous.

PAS PLUS QUE POUR SON ARGENT

Un matelot qui veut se marier, manque de l'argent nécessaire aux frais de rigueur. Refus du curé de le marier gratuitement:

—Eh bien! reprend le marin, célébrez le mariage pour jusqu'où ira mon argent.

LA FORTUNE REND AVEUGLE

Louis aime beaucoup à faire des vantardises au sujet de ses revenus. Malheureusement il n'a pas été chanceux l'autre jour avec un ami qu'il a rencontré et qui était en même temps son créancier.

Par une sorte de distraction sans exemple, à peine l'a-t-il accosté qu'il se met à parler de l'occupation qu'il a eue depuis quelques jours:

—Tiens, dit-il, je fais tant d'argent que je ne sais qu'en faire...

Mais aussitôt une immense pâleur couvrit sa figure, il s'aperçut tout à coup qu'il parlait à un de ses créanciers.

DIGNEMENT REMPLACÉ

Mme V..., qui vient de convoler en secondes noces, est follement éprise de son numéro deux. Elle disait l'autre jour à une de ses amies:

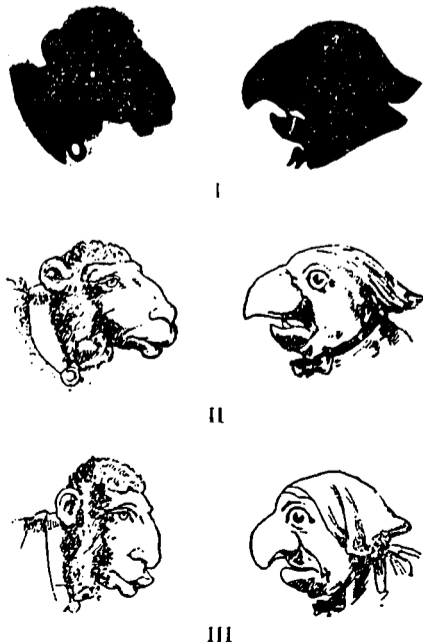
—Oh! que mon pauvre Charles serait heureux, s'il voyait par quel charmant homme il a été remplacé!

VOISIN DU SOLEIL

Un très grand tambour major à un petit fantassin qui se plaint que le soleil tape dur sur sa tête:

—Et que dirais-tu, si tu étais à ma place, étant donné que ma tête est infiniment plus rapprochée que la tienne?

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



LES BILLES

FABLES

Des écoliers, un jour, jouaient sous ma fenêtre
Aux billes.—A ce jeu, jadis, je fus un maître.
Aussi, malgré mon âge plus que mûr,
A cet aspect, je crois remaître.

Donc, je regarde.— Un trou dans le sol, près du mur,
Aux joueurs sert de cible.
C'est là que, saisissant dix billes dans la main,
Ils doivent les lancer, condition du gain,
Ou toutes à la fois, ou bien le plus possible.

S'il s'agissait de graves examens,
Bien certainement, mes gamins
Montreraient moins de zèle et de science.
Chacun d'eux à son tour tente l'expérience,
Se penche en avant, vise, et, d'un coup bien précis,
Tâche de mettre au but tout son lot indivis.
Mais deux ou trois au plus des petits blocs sphériques
Tombent au trou. Le reste, en zigzags fantastiques,
S'éparpille, aux parois du mur rebondissant,
Quelquefois même se cassant.

Du sort qui nous attend dans les hasards du monde
Ce vieux jeu n'est-il pas le fidèle miroir?
Jemmes, pleins d'une ardeur, d'un feu qui surabonde,
Nous entrons dans la vie, appuyés sur l'espoir.
Qu'advient-il? Quelques-uns à peine réussissent.
Les autres végètent, périssent;
Et souvent ce sont les meilleurs,
Par le cœur, par l'esprit, pour l'art, pour leurs familles.
Sous le main des destins aveugles ou railleurs.
Que sommes-nous?—Des billes.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

MANQUE D'HABITUDE



Madame Feuille de Choux.—Ha! Daniel! Tu portes bien haut ce soir!

Monsieur Feuille de Choux.—Pas de ma faute. Je viens de faire cirer mes bottes à l'hôtel; elles me brûlent les yeux.

MOTS D'ENFANTS

La mère.—Fais donc attention, Henri, tu mets ta culotte à l'envers.

Henri.—Faut bien, naman, elle est percée de l'autre côté.

Le professeur.—Dites-nous donc ce qu'il arriva à la date d'aujourd'hui, il y a quatre cents ans.

L'élève.—Je ne sais pas, monsieur, je n'ai que sept ans.

UNE FONCTION DANGEREUSE

Il y a au Jardin des Plantes de Paris un fonctionnaire chargé de couper à des époques déterminées les ongles des fauves, opération nécessaire, car les ongles de ces animaux s'incarnaient si on les laissait croître. Donc, le fonctionnaire en question s'approchait dernièrement de la cage de la panthère noire de Java pour procéder à l'opération, lorsque la bête lui allongea à travers les barreaux un vigoureux coup de patte qui lui déchira le pouce et lui meurtrit l'épaule. Il paraît qu'elle était mal disposée ce jour-là. Voilà certes un métier où tout n'est pas rose!

LA FORCE DE L'HABITUDE

Le père Samuel (à un petit mendiant).—Allons, tiens, voilà un sou... rends-m'en deux.

FIDELE A SON SEXE



Le père Gardeben.—Elle est vieille, ta jument. Audelà de vingt-cinq ans peut-être !

Le propriétaire.—Ça l'apprendra. Une bête qui n'a pas encore ses dix ans.

CE QUE C'EST QUE L'ESPRIT

Avoir de l'esprit, c'est le don de savoir dire en temps opportun une chose que les autres sont sur le point de dire, mais à laquelle ils n'ont pas encore pensé.

Le soleil de la gaieté, qui perce à travers les nuages du sérieux et qui répand partout l'étincelle du plaisir.

Des étincelles du flambeau du génie.

L'arme du sage et l'idole de l'idiot.

Un rubis de belle eau enchassé dans une monture de vingt carats.

L'esprit rend un orateur populaire, un visiteur, le bienvenu ; c'est aussi ce qui fait réussir les amoureux.

Une flèche lancée par l'arc de l'intelligence.

Le produit d'une pensée ingénieuse, servie par des termes bien trouvés.

L'éclair qui jaillit d'une heureuse rencontre de l'humour et du talent.

Un assaisonnement qui ne doit pas étouffer le sens commun.

Une sauce appropriée aux festins de la raison.

Avoir de l'esprit, c'est savoir exprimer une idée, qui, par son originalité et son à-propos, provoque une hilarité spontanée.

La sauce de l'intelligence.

Un éclair intellectuel du nuage chargé de talents.

Un coup soudain, frappé à la porte du rire.

Un éclair électrique, dans le domaine de la pensée, que peu de gens peuvent faire naître, mais que tout le monde peut voir.

Le levier du rire.

Une pillule faite grossièrement mais argentée.

Des flèches tombées du carquois du génie.

Un rubis dépoli, mais de prix.

Pousse naturellement fière de l'arbre du génie, qui ne fleurit que dans les serres chaudes de la sagesse.

L'esprit est la marâtre du ridicule.

L'esprit, c'est un éclair de l'intelligence, provoqué par les circonstances.

Le reflet de la vérité et le miroir de la faiblesse.

L'esprit est un bijou rare que peu de gens possèdent, mais que beaucoup croient avoir.

Un rayon, dont les couleurs caractéristiques sont la sagesse, le plaisir et la surprise.

L'éclair produit par une saillie de l'esprit, accompagné du grondement de tonnerre de l'hilarité.

Une trinité, formée par l'esprit, la sagesse et la concision.

L'art de savoir combiner avec avantage le son et le bon sens.

L'esprit est le vin mousseux de la conversation.

La sagesse en déroute.

Une hausse subite de température de belle humeur, qui provoque une explosion de gaieté.

Un éclair intellectuel qui illumine l'horizon mental et provoque des éclats de rire.

Le sel de la conversation.

Une sauce piquante dans un dîner ennuyeux.

Un don de la nature, enfermé dans une enveloppe d'humeur, adressée avec concision, et déposé au bon moment.

Le plus d'humeur dans le moins de paroles.

De l'intelligence sans emphase.

Un trait d'humeur lancé avec l'arc du génie par la main de la sagesse.

Un vernis qui nous aide à traverser la vie avec le moins de friction possible.

Un tonique des plus rares pour suppléer au manque de conversation à table.

La lave qui s'échappe de l'embouchure d'un cratère ardent.

Le département du feu d'artifice de l'esprit.

L'étincelle, qui jaillit de l'enclume de l'intelligence, sous les coups du marteau de l'imagination.

LA DERNIÈRE FÉE

Triste journée d'hiver !...

Le vent fait rage. Les girouettes grincent. La neige, fine, tourbillonnante, se faufille sous les contrevents. La fumée, âcre, noirâtre, se répand dans la chambre où Suzel est assise, songeuse, près du feu qui meurt.

Ses yeux sont rivés aux charbons amoncelés dans l'âtre. Là s'élèvent, et bientôt s'écroulent de fantastiques châteaux. L'esprit de Suzel les suit au pays du rêve, contrée magique où tout est frais, jeune, beau et riant...

Dès l'abord, la fillette s'y transforme. D'un seul coup de baguette, la fée, sa bonne fée à elle, la revêt d'habits soyeux. Dans ses cheveux blonds vient se placer la rose, et le ruisseau voisin lui montre son image : bien jolie, Suzel à son seizième printemps !

Jolie, sans doute ; mais aussi heureuse que belle. Tout à l'heure encore, triste et seule dans une demeure étrangère, elle se

retrouve maintenant au milieu des siens... "Mon père !... Ma mère !..." Et ce sont des baisers sans nombre, de douces paroles, des larmes de joie, de bonheur...

"Suzel !... Ne nous quitte plus, ma fille !... Les mauvais jours sont finis... Viens et regarde la maison..."

La chère vieille maison est sortie de ses ruines. Plus de porte branlante, de toiture effondrée... Au jardin, plus d'épines, plus de ronces : des fleurs... des arbres... des buissons verts...

Vive comme la gazelle, la fillette parcourt le domaine... L'oiseau gazouille, la brise folâtre gaiement... Et, sous le dain, là-bas, sur la route toute blanche entre les hauts peupliers, un cavalier paraît, puis s'avance au galop de son cheval.

Au seuil de la maison, il s'arrête. Suzel a rougi. Ce cavalier, elle le reconnaît sans l'avoir jamais vu. C'est la fée, la bonne fée qui célèbre ses louanges. Il a tous les mérites... tous les courages... toutes les vertus, et il se nomme Charmant.

Il va de soi que la fée a parlé de Suzel au Prince. Mais le prince s'avoue, après avoir vu Suzel, que la fée ne l'a dépeinte ni si bonne, ni si belle qu'elle est réellement.

Dès lors, les faits se précipitent... Pour peu que la fée le veuille, la fillette et le cavalier se marieront avant la fin du jour...

Car elle est puissante l'enchanteresse, plus puissante que la marraine de Cendrillon !... Ni le vent, ni la neige, ni la tourmente ne l'empêchent d'apparaître dans sa conque, couleur de rose, sur un nuage d'argent...

D'un coup de baguette elle nous transforme ; nous voilà jeunes, riches, beaux, heureux... Et puis, ô douleur ! nous retombons sur la terre dès qu'elle nous quitte la dernière fée... la fée *Imagination* !...

À L'ÉCOLE

Elève Babylas, quelles sont les principales îles de la Méditerranée ?

Babylas, après s'être recueilli un instant :

—La Cécile, l'Écorce et la Sardine !

LES DANGERS DE LA BRUME



—Tomberre ! se dit Malloché, la dame à laquelle ce monsieur fait la cour ressemble à ma femme !

LES SEPT PHASES DU BAMBOCHEUR



I
La fraîcheur du matin.



II
La chaleur du midi.



III
Le vent s'élève.



IV
Bien allumé.



V
Toutes voies de hors.



VI
Vent devant.



VII
Signes précurseurs d'un mal de tête.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Par la pluie d'hier, un monsieur laisse tomber son pépin dans la boue. Un gavroche s'empresse de le ramasser et va le lui rendre. Mais s'arrêtant court :

— Oh ! pardon, dit-il, je croyais qu'il appartenait à une dame.

Et il repose délicatement l'objet dans le ruisseau !

En cour d'assises, en Bretagne.

Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri, puis profitant d'une suspension de séance, s'approche de lui et lui dit :

— Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais je connais un remède qui m'a guéri.

— Lequel, mon ami ?

Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

Un paysan entre dans un compartiment de non-fumeurs, sa pipe à la bouche. Le conducteur lui fait remarquer qu'il n'est pas permis de fumer dans ce compartiment. Un moment après, celui-ci passe de nouveau et interpelle vertement notre homme :

— Je vous ai dit qu'on ne fumait pas ici !

— Mais je ne fume pas !

— Comment, vous ne fumez pas ! vous avez votre pipe à la bouche !

— J'ai bien mes pieds dans mes souliers, est-ce que je marche ?

Allah donnait une fête, dans son paradis, à toutes les Vertus, qui semblaient toutes se connaître, excepté deux.

— Ah ! c'est vrai, leur dit Allah, vous ne vous êtes jamais rencontrés !

Et les présentant l'une à l'autre :

— Le Bienfait... et la Reconnaissance !

Au restaurant :

Un client.— Patron, faudrait faire attention ; regardez-moi ce cheveu que je viens de trouver dans mon potage.

Le gargotier, sans lui répondre, ôte sa casquette et découvre la tête la plus dénudée qui puisse se voir.

— Ah ! c'était votre dernier, — dit le client, — me voilà toujours rassuré pour l'avenir !

Baccalauréat.

— Quelle distance y a-t-il de Paris à Bruxelles ?

Il n'y en a pas.

— Comment ! Il n'y en a pas ?

— Non, Monsieur, le téléphone supprime les distances.

Au petit collège :

— Rappelez-vous, élève Toto, que l'adjectif et le verbe ne s'accordent jamais ensemble.

— Ah ! Alors, c'est comme papa et maman.

Un travailleur, adepte fervent de la libre-pensée, disait hier, avec bonhomie :

— Je ne m'oppose pas au repos du dimanche, mais je demande qu'on l'applique aussi aux autres jours de la semaine !

— Bonjour !

— Ça va bien !

— Il faut absolument que tu me prêtés cinq francs.

— Désolé, mon cher, je n'ai pas un sou sur moi.

— Et chez toi ?

— Chez moi ?

— Oui !...

— Tout le monde va bien, je te remercie.

Un joyeux pochard tombe au coin d'une rue. Sa face est tellement rubiconde et congestionnée que l'on croit à une apoplexie et on lui plonge les pieds dans l'eau bouillante.

L'ivrogne reprenant ses sens, se récrie avec indignation.

— De quoi ?... de quoi ? Un bain de pied... et pas de petit verre !

On sait que le schah de Perse a publié son voyage à Paris.

Au chapitre V, on remarque cette observation pleine de profondeur : " Ce qui m'a le plus frappé à l'Opéra, c'est un chrétien qu'on appelait *Trombone* et qui n'a fait qu'avalier de longs tuyaux de cuivre toute la soirée."

Le banquier Z..., atteint d'obésité, consulte son médecin :

— De l'exercice, beaucoup d'exercice ! Trois fois par semaine vous viendrez frotter mon appartement.

— Mais pourquoi pas le mien, docteur ?

— Parce que le mien est plus grand.

Bébé vient d'avalé un sou qui trainait par terre.

Maman pousse des cris affreux.

Papa digne :

— Voyons, du calme !... dirait-on pas qu'il a avalé un louis !

En forêt :

Un affreux vagabond, muni d'un solide gourdin, aborde poliment un promeneur.

— J'ai perdu hier un porte-monnaie sur la route, Monsieur. N'est-ce pas vous qui l'auriez trouvé ?

Croyez-vous, disais-je l'autre jour au menuisier, mon voisin, que la victime du crime du boulevard du Temple a dû souffrir !

— Pas du tout, voyons, puisqu'elle a été *Anastay*... *sîée* !

... Pour anesthésiée !

Calinowich, qui vient de réussir une grosse affaire, est félicité, en plein boulevard, par ses amis.

— Ah ! le *roublard* ! s'écrie l'un d'eux.

Sur ce mot, les maisons se pavoièrent spontanément, et des chœurs invisibles entonnent l'hymne russe.

Le capitaine X... se fait cuisiner, par un soldat, un cataplasme de graine de lin, et il l'envoie chercher, comme liniment, du laudanum chez le pharmacien.

— Que mon maître m'envoie chercher pour un franc de l'eau d'anon ! déclare le militaire.

— Du laudanum, c'est très bien ; mais où est l'ordonnance ?

— L'ordonnance ?... C'est moi, parbleu !

Au foyer :

— Savez-vous, ma chère, que je suis engagée pour un des principaux rôles de la *Belle et la Bête* !

— Ah ! vraiment !... Et qui remplit le rôle de la Belle ?

Après la lune de miel :

— Je crois fermement que les hommes préfèrent leurs cigares à leurs femmes. Voyons, avouez-le.

— Mais non, pas tout à fait, ma chère. Seulement, quand un homme ne s'entend pas avec son cigare, il peut s'en séparer, tandis que...

— Fi ! le vilain homme.

Entre maris :

— Madame X... avait une bien jolie robe, au dernier bal de l'Hôtel de Ville.

— J'en sais quelque chose ! Cette robe me coûte cinq cents francs.

— Comment cela ?

— Mais oui ! ma femme l'a remarquée, et elle en a voulu une pareille !

Pas bêtes, les petits Yankees :

— Tommy, qui aimerais-tu mieux être, demande le papa, Shakespeare ou Edison ?

Tommy, qui a six ans, réfléchit un instant.

— Edison ! répond-il enfin.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il n'est pas mort !

Un client entre chez un coiffeur, bavard infatigable, qui le fait asseoir et, tout en lui nouant la serviette au cou, essaie à plusieurs reprises d'entamer la conversation.

Après plusieurs tentatives infructueuses, il ajoute :

— Et comment Monsieur désire-t-il que je lui taille la barbe ?

— Sans dire un mot, répond le client.

¶ Au Louvre, un peintre amateur, en train de copier un Rubens, laisse tomber sa toile sur le parquet.

— Est-ce du côté du beurre qu'est tombée la tartine ? demande un voisin de chevalet.

— Non, Monsieur... merci.

— Au fait, c'est juste ; de façon ou d'autre, elle ne pouvait tomber que du côté de la croûte !

LA VIE

Enfance, berceau, pleurs, langes, lait, sommeil, cris, Soupirs, gâteaux, jouets, poupee, dans, oranges, Bobos, fluxions, soins, fièvres, médecins, rages, Gentillesse, desirs, colères, joujoux, ris.

Après?... Collège, ennui, rêve, espoirs, coloris, Soleils, esclaves, pleurs, somnolence, mirages, Travail, bachots, bobos, quinine, soins, tirages, Fatigue, ardeur, desirs, promenades, Paris.

Gardénia, dandisme, espérance, caresses, Amours, tourments, erreurs, lassitudes, paresse, Après?... Deuils, nuit, regrets, seul ! mariage, effort.

Enfants, tourments, combats, soupçons, baisers, Azur, ténèbres, fleurs, ivresse, ennui, deuil, larmes, Après... Sémilité, soupirs, râle... Après... Mort.

BAUDE DE MAURELAV.

LE CRI DES CORPS

Autrefois, à Paris, on n'envoyait pas de lettres de faire part des décès. On faisait ce qu'on appelait "le cri des corps." Les crieurs allaient, chantant le long des rues : "Réveillez-vous, gens qui dormez ! Priez Dieu pour les trépassés !" Puis, ils criaient le nom du défunt, le lieu du décès et l'heure des funérailles. Ils portaient une cape semée de larmes brodées en argent, de têtes de squelettes et d'os en croix.

Les crieurs-jurés avaient un matériel pour les inhumations, et on ne pouvait se passer d'eux. Ce ne fut que pendant la Révolution que la municipalité leur enleva ce privilège.

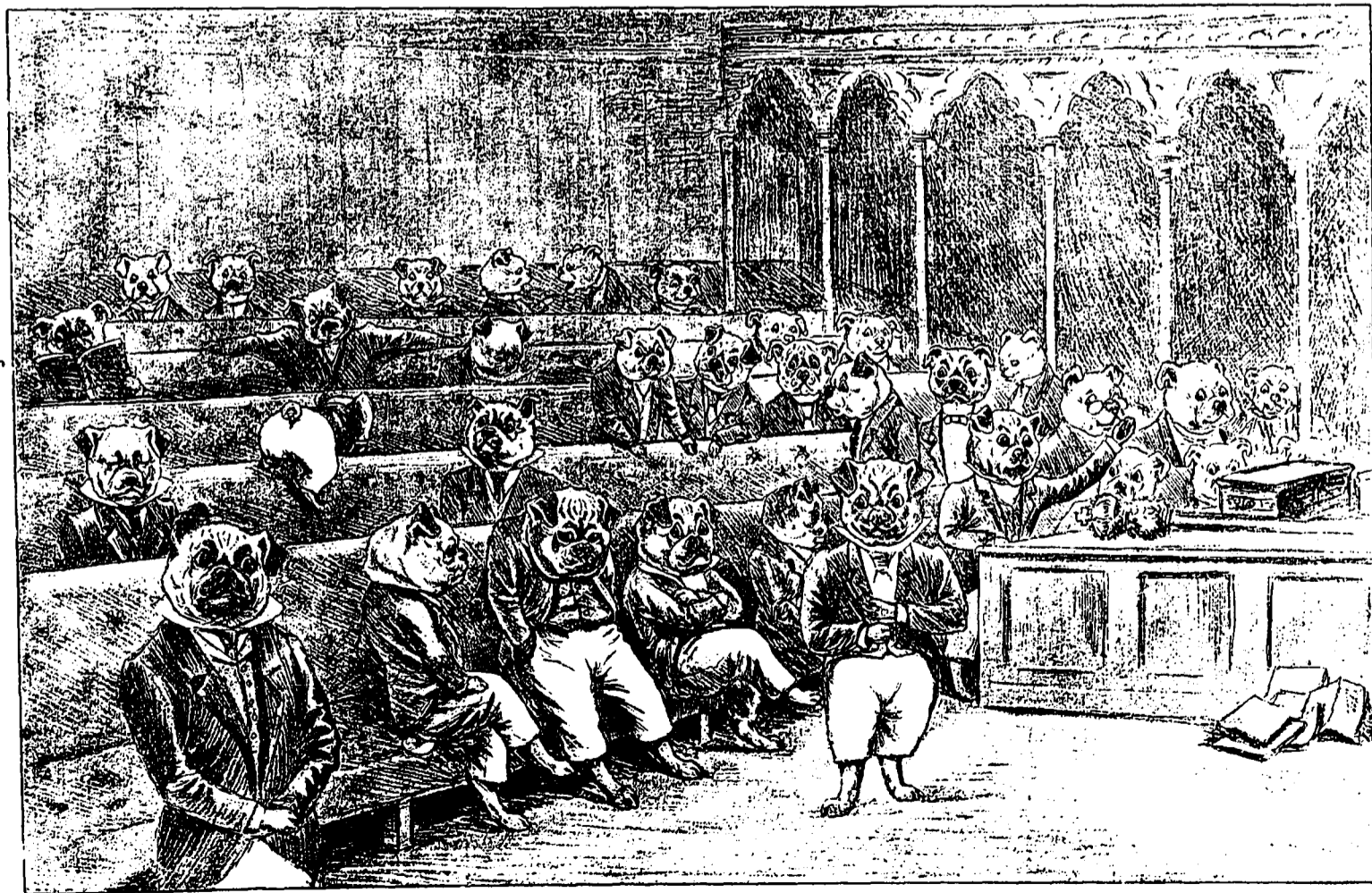
AME GÉNÉREUSE

Tropfin, effrayé de la fréquence des accidents de chemins de fer, ne veut plus voyager qu'en bicyclette.

L'ami.— Mais, avec ces véhicules, il arrive aussi des accidents...

Tropfin.— C'est vrai, c'est vrai, mais les accidents de bicyclette sont moins désastreux... ils ne font jamais qu'une victime !

UNE SEANCE ORAGEUSE



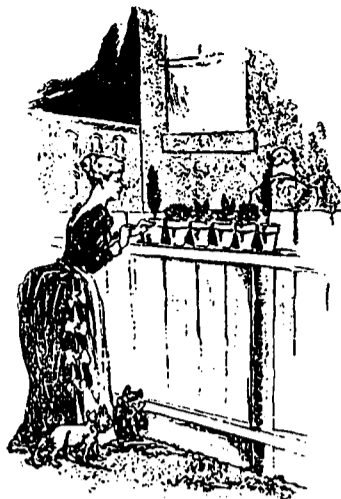
— Oui, monsieur l'orateur, je vous le répète : son chien est mort !

UN DESASTRE



I

Le père Vertgalant offre quelques plantes rares et précieuses à la jolie veuve sa voisine, à l'occasion de sa fête.



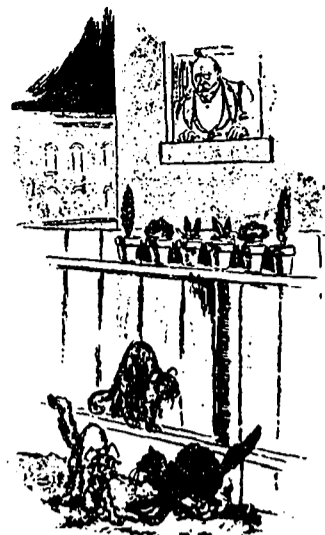
II

La jolie veuve déploie tout son talent pour les grouper avec art.



III

Malheureusement, ras des fenêtres du père Vertgalant, voici l'illusion d'optique que les pots présentent.



IV

Aussi quand le sabbat de minute fut en pleine représentation

UN SOUS-OFF

Quand je rentrai en France, après cinq mois de captivité à Königsberg, avec le colonel Cornat, le 4e de marche, dans lequel nous fûmes versés ne ressemblait pas beaucoup au 4e dragons de Metz. Des cadres recrutés je ne sais où, d'anciens adjudants passés capitaines, des hommes aigris par toutes les souffrances de l'armée de la Loire; nous n'étions pas dix officiers appartenant à l'ancien corps.

Pourtant j'eus la joie, en reprenant mon peloton, d'y retrouver le marché Auburtin; rien du vieux brisquard d'autrefois: un petit jeune, sorti de Saur-mur juste pour la guerre, et que sa maman, les yeux pleins de larmes, m'avait recommandé au moment du départ.

— Pensez, me dit-elle, il n'a pas vingt ans. C'est à peine s'il a de la barbe au menton. Ayez-en bien soin.

Et j'en avais eu bien soin, c'est-à-dire que j'avais veillé, dans la mesure du possible, à son bien-être matériel. Mais quant à lui diminuer sa part du péril, il n'eût pas fallu y songer une minute. A Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat, à Coincy, je n'avais qu'à donner un petit coup d'œil à l'extrémité de Paile, et je savais l'escadron bien encadré, puisque Auburtin, qui me servait de *guide de droite*, était là à son poste, attentif à mon moindre geste, et imperturbablement à sa distance, au pas ou au galop de charge.

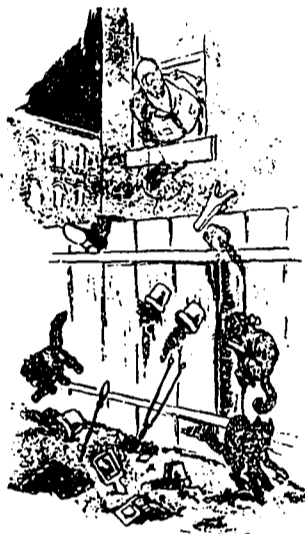
Toujours gai, d'ailleurs, d'une gaieté de gavoche crâne, risquant au plus fort du danger les calembours les plus insensés, les calembredaines les plus énormes, qui faisaient tordre le peloton et m'obligeaient parfois à me retourner furieux pour lui imposer silence, mais avec quelle formidable envie de pouffer de rire!

**

Et voilà que je le retrouvais dans ce régiment bizarre, composé de cavaliers en vestes de lanciers, en spencers de hussards, en vareuses de moblots, huchés sur des chevaux de l'Apocalypse. Lui, il avait toujours sa bonne figure toute neuve, toute épanouie, avec les trois poils hérissés qui lui servaient de moustache, et avait conservé sa blague parisienne. C'était un précieux auxiliaire, car, en dépit de son éternelle bonne humeur, il ne plaisantait pas avec le service, et, Belle-Epine, où nous étions détachés en grand-garde, il m'avait refait un peloton discipliné, astiqué, marchant au doigt et à l'œil.

Pauvre Belle-Epine! Une bien jolie auberge, autrefois gaie, bruyante, animée, pleine de voyageurs.

A l'époque dont je parle, il restait encore quelques murs noircis derrière lesquels on pouvait à



V

Le père Vertgalant sut viser juste sur les malencontreuses plantes.



VI

Le soleil se leva ce jour-là sur bien des ruines et des désolations.

grand-peine se mettre à l'abri des obus communaux envoyés par la redoute de Villejuif.

Devant nous s'étendait indéfiniment la route d'Italie, blanche, poudreuse, inondée de soleil, et parfois, sur cette route, on voyait poindre une carriole. C'était la maman Auburtin qui, installée au village du Moulin-Saquet, venait voir son fils.

— Eh bien! lui disais-je, on vous l'a conservé, votre marché. A-t-il assez bonne mine!

— Oui, répondit-elle avec un soupir, mais je voudrais bien que tout cela fût fini.

— Bah! rassurez-vous, la mère: dans une guerre de siège, la cavalerie ne peut pas risquer grand-chose. Il fait beau, l'air est tiède, la nature est en fête. Dans quelques semaines tout sera terminé et le fils sera proposé pour l'épaulette d'or.

Et la maman partait un peu rassérénée, après avoir embrassé à pleines lèvres les joues bronzées de son grand gars, et lui avoir recommandé de prendre bien garde et d'être prudent. Prudent! Ah! bien oui. Chaque jour, mon Auburtin risquait quelque nouvelle prouesse.

La semaine précédente n'avait-il pas eu l'idée, étant envoyé en reconnaissance offensive avec quatre cavaliers, de prendre à lui tout seul les Hautes-Bruyères, sous le fallacieux prétexte qu'il supposait la position abandonnée. Il avait surpris les dix hommes qui composaient la garnison, avait cousu un lambeau de chiffon blanc et un carreau de tablier bleu, trouvé dans les casemates, à la hampe de l'ancien drapeau rouge, ainsi transformé en drapeau tricolore; puis, après avoir attaché ses prisonniers dans un vieil omnibus de Madeleine-Bastille échoué là, Dieu sait

après quels hasards! il était revenu triomphalement à l'auberge, conduisant lui-même l'omnibus trainé par deux chevaux du peloton, avec des cordes à fourrage.

Ça avait été un retour épique, avec les canassons qui rêvaient au brancard, et le marché gravement huché sur son siège.

— Mon omnibus est complet, disait-il. Mes voyageurs ont la correspondance pour Versailles.

Et l'on riait.

**

Le soir même, le colonel Cornat, auquel j'avais fait mon rapport, invitait le marché à dîner et le proposait pour le grade de sous-lieutenant. Le lendemain, nous recevions l'ordre de nous porter à Choisy-le-Roi pour nous emparer d'une locomotive blindée, qui, chaque jour, avançait sur la ligne d'Orléans, tirait sur nos avant-postes, puis faisait machine en arrière.

Le plan était très bien combiné.

Notre escadron devait attaquer la locomotive de front, tandis que deux artilleurs, envoyé par en arrière, devaient, avec de la dynamite, faire sauter quelques mètres de rails. Nous laissons nos chevaux sur la place de Choisy, sous la garde de quelques hommes, puis nous partons à pied, en nous glissant le long de la haie du chemin de fer. La locomotive envoie une décharge qui n'atteint personne, puis repart pour Paris, tandis que nous suivons au pas gymnastique.

— On aurait bien dû ajouter un wagon pour nous; c'eût été moins fatigant, disait Auburtin en courant à ma droite. C'est égal, ça va être farce quand on va voir le *crampton* faire *calippelle*.

Mais, à notre grande surprise, le "crampton" ne faisait pas du tout "calippette". Il continuait sa route lentement, avec un beau panache de fumée, poursuivi par nous, tandis que les Prussiens, commodément assis sur la berge opposée de la Seine, fumaient tranquillement leur pipe en assistant à ce sport d'un nouveau genre.

— Ah ça! fit mon capitaine, on nous fait aller rudement loin; enfin, tant pis, exécutons l'ordre jusqu'au bout.

Mais, à ce moment, nous vîmes arriver, dans un nuage de poussière, deux artilleurs.

— Mon capitaine, demanda l'un d'eux, où faut-il placer la dynamite?

— Sacrebleu! jura le capitaine, il est bien temps! Que le diable vous patafole! Et, maintenant, nous voici dans de beaux draps!

En effet, nous nous étions beaucoup trop éloignés de Villejuif, et, déjà, tout un bataillon de fédérés débouchait de derrière les murs.

—Avancez ! avancez ! Nous les tenons ! criait le commandant.

Nous n'étions pas un contre dix, et il ne fallait pas songer à lutte. Le seul parti à prendre était de revenir sur Choisy et d'y retrouver les chevaux. On bat en retraite, en faisant bonne contenance sous une grêle de balles, et l'on arrive dans le village par une rue, tandis que l'ennemi accourt par l'autre.

Alors, dans le désarroi causé par la précipitation de départ, je vis mon Auburtin, calme, tranquille, tenant la bride des chevaux qui s'impatientsaient, donnant Pétrier à ceux qui se trouvaient gênés pour remonter en selle, et, quand son peloton fut bien reformé en colonne, par quatre, au complet, il partit le dernier, au petit trot, taillant à l'ennemi une *bisave* ironique, et, dans un geste de gamin, retroussant les deux pans de sa tunique, il s'éloigna lentement sous le feu de la mousqueterie, montrant au commandant des féréz ce que la Mouquette devait plus tard exhiber aux gendarmes de *Girminal*.

La lutte, d'ailleurs, tirait à sa fin, Auburtin était maintenu sur la liste des sous-lieutenants, et la vieille maman, à laquelle j'avais appris la nouvelle, avait failli s'évanouir de joie. Le 26 mai, il fallut s'emparer du fort d'Ivry, et ce fut encore notre escadron qui reçut l'ordre de marcher. Profitant d'un obus qui venait de faire sauter la poudrière, nous entrâmes à pied par la poterne, puis une lutte de quelques minutes s'engagea corps à corps dans la grande cour. Mon Auburtin, souriant, plus blagueur que jamais, faisait des prisonniers au pistolet, menaçant toujours, mais ne tirant pas.

—Allons ! te rends-tu, mon bonhomme ? disait-il à un grand capitaine tout galonné, qui, retranché derrière un sac de terre, paraissait en proie à une exaltation extraordinaire.

—Oui, oui, viens, je me rends.

Auburtin avança sans défiance, mais, au moment où il allait mettre la main au collet du capitaine, celui-ci se leva et lui déchargea son revolver presque à bout portant. Le pauvre marcha tournoya sur lui-même et tomba dans mes bras. Je l'emportai, essayant avec ma main crispée d'arrêter le sang qui sortait de sa tunique comme

par une soupape. Je le transportai dans une maison de Villejuif, et j'envoyai chercher le major, mais à sa figure, dès qu'il arriva, je compris qu'il n'y avait plus rien à faire et que tout espoir était perdu.

Auburtin délirait, s'affaiblissant de plus en plus. Pourtant, il eut, avant de mourir, un éclair de raison, et, me prenant la main :

—Mon lieutenant... pas dire à maman... pas dire à maman !...

Puis il exhala son dernier soupir dans mes bras. Et le soir, quand la vieille mère vint au mess, le colonel eut l'atroce courage d'annoncer à la pauvre femme que son fils était nommé officier dans un autre régiment... qu'il était envoyé en mission pour quelque temps... au loin... très loin !...

—Ah ! disait la pauvre vieille, j'aurais pourtant bien voulu l'embrasser !

Elle est morte, elle aussi, quelque temps après. De temps à autre, je lui faisais parvenir des lettres par mon fourrier, qui copiait sur le livret de peloton l'ancienne écriture de son fils.

Elle n'a jamais su la vérité.

RICHARD O'MONROY.

LA PIPE DE LA REINE VICTORIA

Les Anglais parlent assez souvent de la pipe de la reine (ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que la reine fume la pipe,) et cette pipe s'est même éteinte, il y a peu de temps ! Car c'est ainsi qu'on désigne en Angleterre un énorme poêle dans lequel, tout récemment encore, l'administration des douanes brûlait les tabacs et cigares de contrebande saisis par ses agents. Mais on a fini par s'apercevoir qu'il serait beaucoup plus raisonnable de faire vendre ces marchandises et d'en affecter le produit à une œuvre de bienfaisance.

La pipe de la reine ne sera pas rallumée !

THÉÂTRE-ROYAL

"The Fast Mail" attire une foule énorme à chaque séance du jour et du soir et tout le monde est content.

L'affiche promettait beaucoup et l'attente générale n'a pas été trompée. Les acteurs remplissent leurs différents rôles d'une manière irréprochable. La mise en scène, surtout dans les second et troisième actes, est tout bonnement féérique ; jamais encore à ce théâtre, on n'a rien vu de mieux réussi. Un train complet de wagons de chemin de fer, lancé à toute vitesse, passe devant les yeux ébahis des auditeurs, emportant les malles : c'est le "Fast Mail." Ailleurs, c'est un steamer qui fait explosion en plein Mississippi.

L'effet est saisissant et réaliste au dernier point.

L'action de la pièce est rapide, animée. Il n'y a pas d'intrigue proprement dite, mais la pièce fourmille d'incidents qui tiennent l'auditoire en suspens depuis le commencement jusqu'à la fin. Il y a aussi des scènes comiques qui font pouffer de rire. Mr Lincoln J. Carter peut être fier de son œuvre.

Mr Robert J. Gaillard joue le rôle principal ; c'est un jeune et excellent acteur.

Frank P. Haven, dans le rôle de détective, L. J. Carter, Chas. Thornton, ont partagé avec lui les honneurs de la soirée.

Mlle Mary Buckingham a un rôle difficile à remplir et qui demande beaucoup d'entrain et de vivacité. Elle s'en acquitte à merveille ; sa voix est bien timbrée et très

UN HIVER DE CHANCE



Le pharmacien. — Que dites-vous de cette saison, docteur ?
Le médecin. — Inespérée ! Bronchites, rhumatismes, grippe...
Fidèle, quoi !

sympathique, aussi les applaudissements ne lui font pas défaut.

Mlle Earle mérite aussi des éloges. C'est une actrice qui a su se mettre à la hauteur de son rôle, qu'elle rend d'une manière consciencieuse et juste.

Tout le reste de la troupe seconde à merveille les efforts des premiers rôles.

La pièce est montée à grands frais et les décors sont superbes et méritent d'être vus.

Les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et le soir.

La semaine prochaine, une nouvelle pièce tiendra l'affiche : "Money Mad."

DE PLUS FORT EN PLUS FORT

Nous avons déjà mentionné quelques excroissances que les Américains se proposent de réaliser en 1893, à la grande exposition de Chicago. Voici qu'on nous parle d'un industriel qui aurait l'intention de faire exécuter divers morceaux de musique par quatre cents pianos à la fois ! Un seul artiste touchera l'un des instruments, qu'un courant électrique reliera entre eux, et qui produiront ainsi les mêmes sons simultanément.

L'ORIGINE DES OGRES

Tout le monde a lu ou entendu raconter des histoires où il est question d'ogres, ces personnages fantastiques qui mangent de la chair fraîche et dévorent les petits enfants. Mais ce que l'on connaît moins, c'est l'origine de la légende populaire des ogres.

Autrefois les Hongrois s'appelaient *Ogours*. Cette nation a toujours été très belliqueuse ; mais aux IXe et Xe siècles, elle était féroce. Cinquante années de suite les *Ogours* portèrent la mort, le pillage et la dévastation dans toute l'Europe. En quarante-cinq ans, la France fut, pour sa part, envahie onze fois, et la terreur qu'ils inspiraient fut si grande que ce n'est pas merveille si, dans les récits populaires, les *Ogours* ou ogres passèrent à l'état de type fabuleux.

LA POÉSIE DU SOUVENIR



Charles Fatigué. — Qu'est-ce que l'affiche t'apprend ?
Joseph Crérefaim. — Elle me fait songer.
Charles Fatigué. — Songer au fait que nous n'avons pas cinquante centins ?
Joseph Crérefaim. — Non. Je songe au bonheur que nous aurions d'être encore à l'âge de l'innocence. Ça serait si commode !

UNE HISTOIRE DE TOUS LES JOURS



I
Philo Lamoureux a ouvert un journal pour écrire ses mémoires au jour le jour.



II

“ 1er Juillet. J’ai rencontré une demoiselle Peaudemarsoin, aujourd’hui. C’est à peu près ce qu’il y a de plus laid au monde.”



III

“ 5 Juillet. Ai revu la petite Peaudemarsoin; les yeux sont peut-être un petit point en sa faveur.”



IV

“ 7 Juillet. J’ai lu ma dernière pièce de poésie à ma demoiselle Peaudemarsoin. On n’a pas d’idée comme sa figure rayonne d’intelligence, lorsqu’elle s’intéresse à quelque chose.”



V

“ 9 Juillet. Rencontré la charmante mademoiselle Peaudemarsoin. Son chapeau lui donne un chic épatant. Elle m’a demandé une copie de mon poème.”



VI

“ 10 Juillet. Suis allé voir cet après-midi, la belle mademoiselle Peaudemarsoin.”



VII

“ 12 Juillet. Aujourd’hui Anrelie a étrenné un ravissant costume de tennis qui met toute sa beauté en relief.”



VIII

“ 15 Juillet. Anrelie était ce soir en toilette de bal. Que les autres filles doivent envier son incomparable beauté. Et dire que ce trésor va m’appartenir ! Nous nous sommes fiancés pendant le bal.”



IX

Philo Lamoureux jure qu’il a écrit ces notes les yeux tout grands ouverts.

UNE FARCE A L'ENVERS

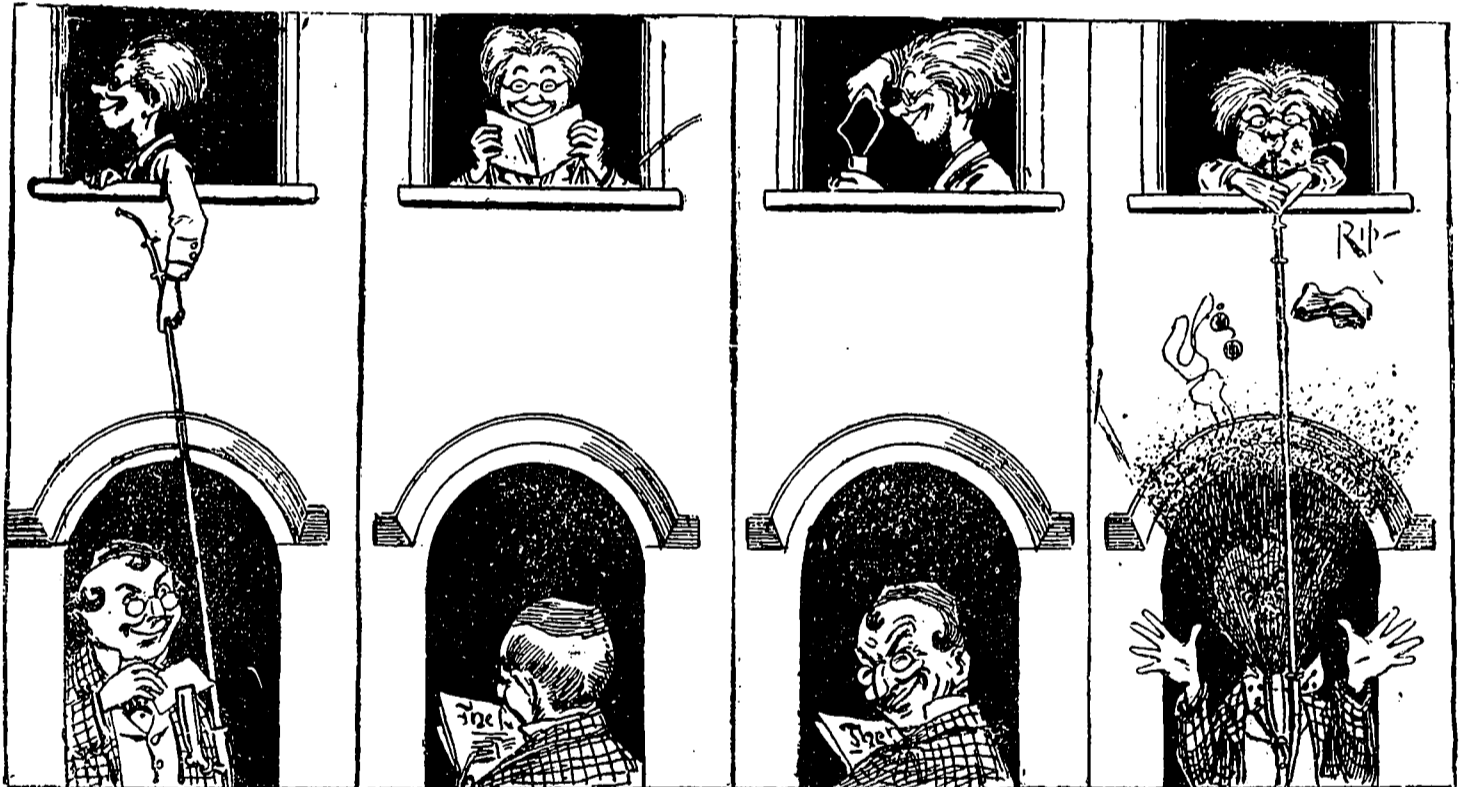


I — Alphonse, qui est en amour avec la fille de son propriétaire...

II — A trouvé un moyen ingénieux pour échanger des sentiments.

III — Aussi une lettre n'attend pas l'autre...

IV — Quand, malheureusement, papa Sacca piastres surprend le truc.



V — En vieux fauteur qu'il est, il expédie lui-même une lettre de sa façon.

VI — Alphonse, qui a de l'esprit plein sa tête saisit le point.

VII — Et pendant que le papa rajolle il vide sa boîte de charbon en poudre dans la pipe messagère.

VIII — Avec un effet saisissant.

LE COLLIER DE PERLES

I

A quelque distance du port d'Aden, se trouve une maison carrée et blanchie à la chaux, que rien ne distinguerait des autres habitations arabes, sans le vaste jardin plein d'ombre et de fleurs, qui y est attenant : c'est la demeure de Kaddour, le riche pêcheur de perles.

Cependant, au dehors, rien n'indique la fortune du maître ; l'étroite porte percée d'un judas et le moucharabih, ajouré comme une épaisse dentelle, ressemblent à l'unique fenêtre et à l'unique porte extérieures de toutes les maisons arabes.

Le jour où s'ouvre ce récit, un messager vint frapper à cette porte. Il fut introduit dans un long vestibule, meublé de deux rangées de divans,

où Kaddour était occupé à faire ses comptes : c'est dans cette salle qu'il recevait ses visites, expédiait ses affaires et fumait son chibouk, en buvant du café avec ses amis. Au fond de cette pièce une lourde tapisserie fermait soigneusement l'entrée d'une cour quadrangulaire pavée en marbre, et entourée d'un péristyle, où s'ouvrent les salles du rez-de-chaussée et les chambres du premier étage. Un velum, garantissant cette cour de la chaleur et de la trop grande lumière, la transformait en une espèce de vaste salon de compagnie : c'est le harem, l'habitation des femmes.

Quoiqu'on l'appelât le pêcheur de perles, Kaddour n'avait jamais plongé au fond de la mer pour y prendre le précieux coquillage ; mais depuis plus de trente ans qu'il avait affirmé les pêcheries de la Côte, on l'avait presque toujours vu sur l'une de ses barques surveillant lui-même

ses travailleurs. Au reste il était estimé pour sa loyauté et pour sa justice envers ses plongeurs, qu'il choisissait dans la race noire, comme plus robuste que la race arabe.

Ce jour-là deux femmes d'un âge mûr se trouvaient dans la cour intérieure : l'une au teint blanc, aux cheveux noirs, aux yeux de velours était assise sur un divan de damas rouge ; c'était Zora, l'épouse bien-aimée de Kaddour ; l'autre, accroupie sur la natte, sa servante Fatou, une négresse dont le visage sombre et la tête crépue faisait paraître le front de sa maîtresse plus blanc et ses cheveux plus soyeux. Toutes deux étaient tristes ; et, à leurs yeux remplis de larmes, à leur air abattu, on devinait qu'elles souffraient d'une peine commune : c'était que la veille, Ali, le fils unique de Kaddour était parti pour l'Europe, il s'en était allé se familiariser avec les langues d'Occident, afin d'apporter un

LE PREMIER CIGARE

(CONTE VRAI POUR LES PETITS ENFANTS)



I
Se croyant un homme à douze ans, le petit Isidore commença un jour de la pipe paternelle pour fumer, ce qui le rendit très vite malade.

II
Une autre fois il entra chez un marchand de tabac : celui-ci l'accompagna chez l'épicier, où, pour un sou, il trouva un cigare... en chocolat.

III
Résigné à attendre encore, Isidore se rappela qu'on était au 12 mai, et que dans deux jours il avait soulever la fête de son parrain, M. Isidore Lepingre.



IV
Au jour dit, il se pressa d'aller lui offrir ses vœux : M. Isidore Lepingre sortit de sa poche une belle pièce de cent sous, en témoignage de sa vive satisfaction.

V
Isidore alla immédiatement écorner sa pièce dans le bureau de tabac le plus proche. Il acheta une douzaine de gros tabacs, et en alluma un dans la boutique.

VI
Il sortit, mécontent de l'attitude très irrespectueuse de la marchande, et de ses trois filles. Puis, il se dirigea vers les grandes rues.

plus utile concours au commerce de son père. Il devait séjourner à Vienne, à Paris, à Londres, à Saint-Petersbourg ; et son absence devait durer quatre ans.

Or si l'une de ces femmes était la mère d'Ali, l'autre était sa nourrice ; et toutes deux l'aimaient tendrement.

—Allons ! maîtresse, dit Fatou en essuyant ses larmes, prends courage, voilà déjà un jour d'écoulé. Au lieu de continuer à nous affliger sur le départ d'Ali, parlons plutôt de son retour.

Zora soupira profondément.

—D'ici là, dit-elle, que Dieu le protège.

Elle prit dans un coffret de bois de santal posé à ses côtés un morceau d'étoffe, qu'elle brodait de fil d'or et de soie. Cette occupation, presque inconnue aux dames d'Aden, aurait suffi pour indiquer son origine étrangère. Fatou se mit à filer au fuseau. Après un long silence la triste Zora dit :

—S'il allait faire naufrage ?

—N'aie point de crainte, répondit la servante, j'ai cousu des amulettes dans ses vêtements.

—Il peut avoir la fièvre ? Fatou.

—J'ai mis, dit la négresse en baissant la voix, trois dents de serpent dans sa ceinture pour conjurer l'Esprit malin.

—Le sort peut lui donner de mauvais compagnons ? poursuivit la mère.

—Eh bien ! il s'éloignera d'eux, répondit Fatou, car pour rendre Ali clairvoyant, j'ai eu soin de faire bénir sa chéchia par un vénérable marabout.

—Enfin, continua la pauvre mère, il peut être malheureux dans ces pays où un pâle soleil réchauffe à peine la terre ?

—Oh ! dit la négresse avec un bon sourire, qui découvrit la blancheur de ses dents, Ali a emporté avec lui la jeunesse ; et, crois-moi, c'est un soleil qui dore tout ce qu'il touche.

Elles se turent, mais chacune pensait à l'absent. Après un moment Zora dit avec un soupir :

—Ah ! si j'avais eu une fille, on l'aurait laissée près de moi ; je l'aurais vu grandir... enfin elle aurait été mienne : tandis que nos fils, vois-tu, ma bonne Fatou, nos fils ne nous appartiennent point ; dès qu'ils peuvent se passer de nous, ou nous les enlève ; et, plus tard, d'eux-mêmes, ils s'en vont gaiement loin de leurs mères.

—Mais une fille ! une fille, nous la gardons, elle nous appartient ; et, même alors qu'elle nous a quittées pour suivre son époux, nous sentons son cœur battre près du nôtre.

La négresse interrompit son ouvrage, étendit la main d'un geste fatidique et d'une voix lente et grave prononça ces mots :

—Lorsqu'Ali reviendra, il demandera à sa mère de lui choisir une compagne, et, le premier enfant que le ciel accordera aux jeunes époux sera une fille. Aussitôt changeant de ton, elle continua d'un air joyeux :

—Alors, pendant que tout le monde accueillera la nouvelle venue avec un visage de mécontentement, ou un triste sourire, — car la naissance d'une fille est rarement fêtée parmi les Arabes, — nous, nous la prendrons, nous l'emporterons

comme un précieux trésor ; et tu l'éleveras sur tes genoux.

A cette pensée, les deux femmes ravies entrevirent dans un avenir prochain une frêle petite créature endormie sur leurs bras comme en un douillet berceau.

Zora souriait encore à cette douce image, lorsque le marchand de perles souleva le lourd rideau qui cachait la porte du harem, et, le front soucieux, dit à sa femme :

—Je reçois une lettre de Nicolas Ipatoff, il sera ici dans huit jours.

—Qu'arrive-t-il à mon beau-frère ? demanda Zora avec inquiétude.

—Rien d'heureux, répondit Kaddour. Son commerce est gravement compromis ; il m'annonce qu'il va tenter la fortune dans l'extrême-Orient, il t'amène sa fille, te la confie pendant son absence, et te la donne s'il ne doit pas revenir.

Une vive émotion pâlit et colora alternativement le visage de Zora, mais avec la soumission des femmes de sa caste, elle attendit sans mot dire que le maître eut exprimé sa volonté.

—Elle ne te gênera guère, continua Kaddour, la maison est assez grande pour que ses yeux ne troublent point ta tranquillité ; et puis, c'est ta nièce et elle n'a plus de mère.

Zora remercia son mari ; lorsqu'il se fut éloigné, elle fondit en larmes : sa joie la suffoquait.

—Une fille ! elle allait avoir, au moins pour un temps, une fille !... et, tout heureuse, elle se mit à attendre cette enfant qu'elle n'avait jamais

LE PREMIER CIGARE.—*Continue.*

VII

Il faisait un temps superbe : il y avait dans les rues beaucoup de monde. En passant devant les vitrines des boutiques, Isidore se trouvait un cœur lentement tourné.

VIII

Mais soudain, un malaise le prit. "C'est le soleil de mai," pensa-t-il. Il s'assit sur un banc, en jetant son cigare, qui trouva sur le champ un propriétaire.

IX

Le temps se couvrait et le malaise d'Isidore ne faisait qu'augmenter. "Ce n'est pas le soleil, se dit-il, c'est le Londres!"



X

Un gardien de la paix qui passait s'inquiéta de sa pâleur : un rassemblement ne tarda pas à se former. Isidore était un supplice.

XI

Il donna son adresse au gardien de la paix, qui fit approcher une voiture, et l'y porta, aidé d'un petit pâtissier, comme il y en a toujours dans les rassemblements.

XII

En rentrant chez ses parents, Isidore se coucha et fit d'amères réflexions sur sa conduite. Il fut malade pendant trois jours, mais redeint raisonnable.

vue et à laquelle elle avait jusqu'alors si peu pensé."

II

Zora n'était point arabe de naissance : Kaddour l'avait rencontrée dans l'un de ses voyages en Arménie ; frappé par la merveilleuse beauté de cette jeune fille, il offrit à son père, un marchand de corail assez besogneux, une grosse somme d'argent, s'il voulait la lui donner en mariage ; le pauvre mercantile n'hésita pas longtemps, cela assurait à sa fille une vie paisible et arrangeait ses propres affaires, qui en avaient grand besoin. Kaddour épousa donc Zora, quoiqu'elle fut chrétienne.

A la même époque, Nicolas Ipatoff, riche négociant établi à Pétersbourg épousait Macha la seconde fille du marchand Arménien ; les deux sœurs se séparèrent, suivant chacune une fortune différente, mais inespérée. Elles ne devaient plus se revoir.

La tolérance religieuse de Kaddour était extrême, il ne demanda à Zora que de respecter les usages des grandes dames arabes et la laissa penser et agir à sa guise dans la retraite du harem. Ainsi elle continua à porter suspendues à son cou la petite croix d'or et les médailles bénites qui ne l'avaient jamais quittée, fit régulièrement les ablutions commandées par le Coran, s'inclina avec respect pour le Sakamelek, et fit dévotement tourner dans ses doigts les grains d'ambre de son chapelet.

D'ailleurs, elle était douce et paisible, aimait tendrement son mari, mettant tous ses soins à lui plaire et lui gardait une profonde reconnaissance d'avoir, par ses libéralités, assuré une tran-

quille vieillesse à ses parents. Elle pensait aussi que Dieu l'avait placée à côté de Kaddour pour n'être occupée que de le rendre heureux.

Quant à Fatou, c'était jadis une jolie petite négresse que les hasards de la vie avaient d'abord donnée comme un jouet à une nichée de jeunes enfants russes, qui la comblaient de caresses ou la battaient sans raisons ; de là, elle ne savait comment, elle était passée sous la domination d'une respectable anglaise, Miss Polly Turner, qui l'amena à Aden, et, avec la louable intention de la faire chrétienne, lui apprit des hymnes méthodistes et lui conta l'histoire d'Abraham et de Sara, d'Agar et d'Ismaël, et l'interminable voyage des Hébreux dans les sables brûlants de l'Arabie.

Puis comme un jour la pauvre servante lui avait avoué qu'elle aimait un des plongeurs de Kaddour aussi noir qu'elle, Miss Turner lui avait demandé si elle songerait à épouser un musulman. Sur la réponse affirmative de Fatou, la rigide anglaise l'avait abandonnée.

Donc, sans oublier les prières qu'elle disait jadis devant les saintes images pendant son séjour en Russie, ni les hymnes qu'elle avait chantées avec Polly Turner, Fatou revint à l'Islamisme, dont elle avait presque perdu le souvenir.

Quelque temps après son mariage, elle entra au service du harem de Kaddour ; elle eut un fils, devint la nourrice d'Ali, et comme elle était d'humeur joviale, d'un caractère bien fait et qu'elle comprenait et parlait la langue de Zora, elle fut sa servante préférée et avec le temps sa confidente.

Tel était le milieu dans lequel, pendant l'absence de son père, allait se trouver Nadège Ipatoff.

Lorsqu'on eut signalé le navire qui devait amener le père et la fille, Kaddour se rendit sur le port, et Zora, les yeux rivés aux ouvertures du moucharabih, se mit à guetter la venue de cette enfant qui depuis quelques jours tenait tant de place dans sa vie.

—Fatou, dit-elle, comment crois-tu qu'elle soit grande ?

La négresse répondit :

—Une petite demoiselle de douze ans doit avoir cette taille ; et, avec la main, elle donnait une mesure vague que d'ailleurs sa maîtresse ne regardait point.

—Fatou, je voudrais qu'elle fût belle.

—Elle l'est, sois en sûre.

—Mince, continuait Zora, avec des yeux de velours et des cheveux noirs.

—Pourquoi ? demanda la servante qui adorait les cheveux blonds.

—Sa mère était ainsi, répondit l'arménienne en étouffant un soupir.

Enfin, sur la route poussiéreuse, dans la lumière éblouissante du soleil couchant, elles recomurent le chameau de Kaddour, portant sur son dos une espèce de palanquin aux rideaux soigneusement tirés.

Montés sur leurs petits chevaux arabes, les deux beaux-frères cheminaient côte à côte, en devisant avec animation.

Et derrière le moucharabih, Zora se sentait défaillir de joie ; Fatou ne pouvait retenir ses larmes ; et leurs deux cœurs, battant à l'unisson, souhaitaient la bienvenue à cette jeune fille qui peuplait déjà leur solitude.

(A continuer.)

LES CERTIFICATS DE JEAN FRÉMY

En correctionnelle :

M. le président, (au prévenu).—Votre nom ?

Le prévenu.—Jean Frémy.

M. le président.—Il n'y a vraiment pas de quoi. Je vous demande votre nom.

Le prévenu.—Frémy Jean, mon président.

M. le président.—Né ?

Le prévenu.—Né ordinaire, mon président.

M. le président.—Je vous demande votre lieu de naissance.

Le prévenu.—A Valmondois.

M. le président, (sévère).—Vous dites ?... Ne faites ni le mauvais plaisant ni l'insolent. C'est un conseil que je vous donne dans votre intérêt.

Le prévenu.—Je dis que j'suis né dans la commune de Valmondois, mon président. J'y suis pour rien.

M. le président.—Votre âge ? Votre domicile ? Votre profession ?

Le prévenu.—Mon âge ? quarante-deux ans à la Saint-Eloi. Mon domicile ? rue de la Grande-Truanderie, 112. Ma profession ? ancien plongeur, pour le moment en disponibilité faute d'ouvrage.

M. le président.—Vous étiez scaphandrier ?

Le prévenu.—Scaphandrier ? oh ! non... inconnu à Bibi... D'mon état, quand ça marche, j'suis plongeur... et pas aut'chose... ça m'suffit... J'm'en flatte, j'm'en pousse du col et j'm'en honore...

M. le président.—En dernier lieu, où étiez-vous employé ?

Le prévenu.—J'étais plongeur à la Tour Eiffel, mon président. (*Rires dans l'auditoire*)

M. le président.—Vous ne semblez pas vous rendre compte de votre situation. Je vous rappelle encore une fois que vous n'êtes pas ici pour plaisanter.

Le prévenu.—Je n'blague pas, mon président. J'étais plongeur dans un restaurant de la tour Eiffel, comme qui dirait que j'lavais la vaisselle, à preuve que j'puis faire venir le patron dont auquel... ou même la dame de comptoir, une grosse rougeaude... et, en cas d'besoin, la petite bonne, une noire, qu'a pas froid aux yeux.

M. le président.—Les renseignements du dossier vous représentent comme un vagabond incorrigible...

Le prévenu.—Les dossiers, vous savez, mon président, c'est fichu à la va vite... Ils auront beau dire et beau faire, j'suis pas l'premier venu, on m'connait... Et sans m'vanter, tel et tout comme je m'consiste et comporte, s'il s'agirait seulement d'montrer des certificats, on s'en charge.

M. le président, (incrédule).—Vous avez des certificats ?

Le prévenu.—A remuer à la pelle !... Revêtus de leurs insignes et autres formalités. Y'a qu' l'embaras du choix.

M. le président.—Faites-les passer au tribunal.

Le prévenu.—Avec plaisir, mon président... Seulement, en raison du motif de la circonstance, je vous prierai de vouloir bien remettre à la huitaine...

M. le président.—Parce que... ?

Le prévenu.—Parce que j'ai changé d'panetot à c'matin, eu égard à mon devoir de politesse envers la justice dont vous êtes... et qu'mes certificats sont restés dans les profondeurs de celui qu' j'ai quitté... Y'en a comme quoi ma filleule a failli être mordue à Passy par le chien du cocher d'un général...

M. le président.—Passons.

Le prévenu.—Un autre par lequel feu ma bourgeoise...

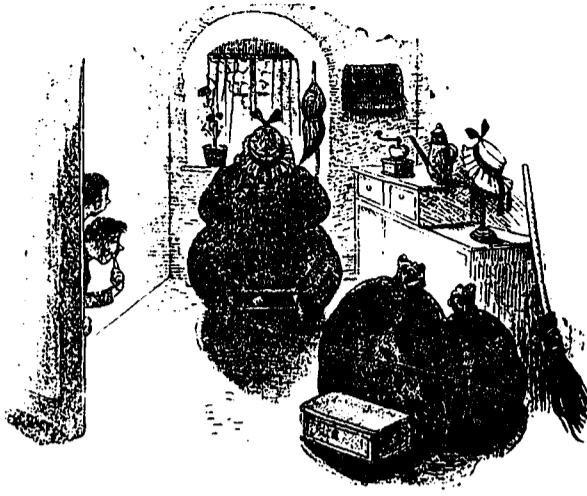
M. le président.—Vous avez été marié ?

Le prévenu.—Oh ! comme tout le monde, mon président... à preuve que j'ai le papier par lequel elle est restée dix-sept ans dans la même place.

M. le président.—Passons.

Le prévenu.—Un autre rapport à mon oncle, le propre frère à ma mère, qu'a eu le poil des yeux arrachés par un engrenage, et retirant ses bottes, à la fabrique de margarine de Courbevoie...

DES ARTISTES EN HERBE



—Viens faire le portrait de tante Colas, pendant qu'elle regarde la procession.



—Bon, coiffe-la, maintenant.



Tante Colas. — Ah ! mes galipotains !

M. le président.—Passons.

Le prévenu.—En fin des fins, l'dernier constate qu'à quatorze ans et demi, malgré mon jeune âge, j'ai ramassé avec une pelle un Anglais de deux cent quarante-sept livres qui s'était laissé tomber exprès du haut d'la colonne Vendôme... Même qu'ça fait un fameux bruit dans l'monde à l'époque...

M. le président.—Ces certificats fort intéressants ne vous seraient, croyez-le, d'aucune utilité dans la cause. Occupons-nous, sans remettre à huitaine, des délits dont vous avez à répondre. Vous êtes inculpé d'ivresse manifeste et de rébellion.

Le prévenu, (amer).—Et v'la c'qu'on appelle la liberté d'la défense !...

M. le président.—Mais vous pouvez dire tout ce que vous voudrez.

Le prévenu.—D'abord, primo, mon président, je supplie le tribunal de m'écouter d'un oeil titulaire, n'étant pas un malhonnête homme... J'avoue, j'exprime mes regrets, mais j'demande à m'expliquer... Pour avoir des vertus, j'dis pas qu'en suis cousu... mais quant à des vices, macache ! comme dit l'arbi. Tout l'monde vous l'dira.

M. le président.—Le tribunal, pour vous être agréable, admet que vous n'avez que des défauts. Tenez, par exemple, vous le reconnaitrez, vous aimez à lever le coude.

Le prévenu.—Ça, j'm'en dedis pas, mon président. Quand j'ai des ronds, j'me mouille, j'marroise, j'm'humecte, j'me trempe, j'me lave, histoire de calmer ma soif... Pour une belle soif, j'ai un' belle soif... En v'la une à feuillage grippant et persistant !...

M. le président.—Le vingt-huit du mois dernier, dans l'après-midi, vous étiez en état d'ivresse... Le reconnaissez-vous ?... Voyons, dites-nous la vérité, étiez-vous ivre ?

Le prévenu.—Fallait bien... C'était un lundi.

M. le président.—Rue Maubuée, au coin de la rue Saint-Martin, vous faisiez du scandale.

Le prévenu.—J'passais là, sans penser à mal ; j'allais en visite chez un ami.

M. le président.—Un agent vous a aperçu au moment où vous importuniez une jeune blanchisseuse...

Le prévenu.—Oh ! en tout bien tout honneur, mon président.

M. le président.—Vos propos la faisaient rougir.

Le prévenu.—Y'a pas grand mal... Ça la saignait, elle blanchit tout l'temps.

M. le président.—De plus, vous vouliez absolument vous emparer de son panier rempli de linge qu'elle portait à ses pratiques.

Le prévenu.—Pour la soulager, mon président... Simple galanterie d'ma part... on n'est pas Français pour des blesses... J'peux pas souffrir qu'une jeunesse porte des fardeaux... Les vieilles, j'dis pas...

M. le président.—La pauvre enfant défendait tant bien que mal son panier...

Le prévenu.—Oh ! vous savez, plutôt mal que bien, mon président. Au fond, à d'vait rigoler.

M. le président.—Dans la lutte, l'anse se brisa...

Le prévenu.—On fabrique plus que d'la cametote.

M. le président.—Tout le linge tomba dans la boue.

Le prévenu.—Pas ma faute. Y'avait tombé de l'eau toute la matinée.

M. le président.—Il n'en était toujours pas tombé dans votre verre.

Le prévenu, (avec conviction).—Bien sûr et certain que non.

M. le président.—L'agent, qui n'avait pu empêcher cette scène, a voulu vous conduire au poste. Vous avez fait rébellion, vous lui avez allongé, en plein visage, un coup de poing qui, pour employer son expression, lui a fait voir trente-six chandelles.

Le prévenu.—Involontairement, mon président... (*Levant la main.*) Je jure sur les cendres...

M. le président.—Ne jurez pas, c'est inutile.

Le prévenu.—Je jure, sur les cendres de ma première pipe, que c'est sans m'en apercevoir que je lui z'y ai payé les illuminations, à ce brave sergot... Vous savez c'que c'est qu'd'être Fr Français, mon président... on veut soulager la jeunesse... ça part du cœur... Malheureusement, c'était un lundi... v'la l'chiendent d'la chose... Bref, mon président, j'demande et j'implore l'indulgence du tribunal... vu mes certificats... plein mes poches... dans mon autre panetot... revêtus de leurs insignes...

Le tribunal coupe court au monologue de Jean Frémy en le condamnant à huit jours de prison pour rébellion, et cinq francs d'amende pour ivresse.

—Si j'avais mes certificats ! s'écrie douloureusement le condamné.

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

—Ce à quoi vous teniez, ce n'est pas à moi, mais à la Tour-Blanche ? poursuivait-elle.

—Non ! non ! je le jure, s'écria-t-il : ce n'est pas vrai. J'aurais fait de vous ma femme, n'eussiez-vous pas en un sou, si le sort me l'avait permis. Mais je suis victime du plus affreux guignon qui ait jamais poursuivi un homme. Vous le voyez, — je perds une magnifique fortune, pourquoi ? Parce qu'il vous prend la fantaisie d'être duchesse, — fantaisie dont j'aurais, peut-être, pu m'accommoder, si, en vous perdant, je ne me trouvais, du même coup, condamné à la misère.

Hélène éprouva une singulière émotion.

—Je ne puis prolonger cette entrevue, dit-elle. Vous êtes, après tout, mon cousin, et je comprends que vous ne devez pas perdre à mon élévation, — vous n'y perdrez pas. Le legs que me destinait le baron de Romilly, vous l'aurez. Je vous donnerai aussi la part qui revenait à Raoul... qui... qui a été noyé. Cela vous suffira-t-il ?

Il se jeta à ses pieds.

—Merci ! oh ! merci, s'écria-t-il.

Elle se recula, et dit froidement :

—Relevez-vous, et écoutez-moi jusqu'au bout.

Il obéit, et elle continua :

—Je vous donnerai cela, à condition que vous quittiez immédiatement la France et que vous restiez à l'étranger au moins deux ans, et si vous tentez de renouveler l'ami... la reconnaissance qui a existé entre nous, ce devra être quand vous aurez purifié votre nom des taches dont il est souillé. Acceptez-vous ?

—J'accepte, répondit-il.

Elle fit un geste de la main.

—Pas un mot de plus. Quittez le château aujourd'hui même. Faites-moi savoir où je pourrai communiquer avec vous, et laissez le soin de terminer cette affaire à mon honneur, où à ma prudence, si vous aimez mieux.

Elle lui tendit la main. Puis elle débarra la porte, et elle se retira dans sa chambre à coucher.

Pendant quelques heures, elle endura des émotions terribles, mais elle finit par les maîtriser, et quand vint l'heure du dîner, elle se montra souriante et charmante.

Ernest Rivolat était parti pour Paris.

Six mois après, un grand mariage eut lieu au château de Flamanville. Le duc épousait la jeune et belle Hélène de la Roseraie.

Le mariage se fit à l'église du village, sur le désir d'Hélène, qui éprouvait une répugnance, d'ailleurs bien naturelle, à être mariée dans une chapelle où elle avait vu naguère enterrer ses plus proches parents.

Une foule énorme se réunit pour faire honneur au marié et à la mariée. On pouvait s'y attendre, car les circonstances dans lesquelles avaient lieu ce mariage étaient assez extraordinaires : Hélène avait l'air heureux et triomphant ; mais, en revenant de l'église, elle se sentit prête à défaillir, car elle s'imagina que, dans la foule, elle voyait le visage de Béatrice tourné vers elle.

L'enfant était pauvrement vêtu, mais les traits étaient de tous les points les mêmes.

Elle se couvrit, un moment, les yeux avec

sa main qu'elle ôta aussitôt. La vision était passée. La figure n'était plus visible.

Ce devait être un effet de son imagination. D'ailleurs, n'était-elle pas, à présent, duchesse de Flamanville : qui pourrait maintenant venir attaquer sa position ?

Oui, qui ?

XVI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Deux ans passent vite. Ce temps paraît court quand on regarde en arrière, et beaucoup quand on regarde en avant. Et cependant, que de bonheur et de misère il peut y avoir dans cette espace de deux années ! Pour quelques-uns, c'est une intervalle de repos et de paix ; pour d'autres, c'est un tourbillon d'épreuves et de troubles, de ruine et de désolation. Une chose est certaine, c'est qu'il n'est aucune classe de l'humanité qui n'ait sa part de chagrin, de vexation ou d'affliction. Les grandeurs et les richesses, non moins que la médiocrité et la pauvreté, ont de lourds fardeaux à porter, et si les tourments des uns pouvaient être une consolation pour les autres, nous dirions que la richesse et le rang n'ont point le privilège d'être à l'abri des ravages de l'affliction, pas plus que des crimes et du déshonneur.

Hélène, duchesse de Flamanville, passa, à l'apparence du moins, les deux premières années de son mariage comme si elle eût été portée, dans un vaisseau doré, sur une mer brillante de luxe, de plaisirs et de bonheur.

Elle avait été présentée à la cour, elle avait été de toutes les fêtes, de toutes les réceptions importantes ; et, ce qui la flattait plus que le reste, c'est que partout où elle avait apparu, elle avait été un objet d'éloges et d'admiration ; partout où elle allait, elle était flattée, adorée.

Toutefois les louanges qui lui étaient décernées n'étaient pas universelles. Il arrivait parfois, lorsque, dans un cercle, elle devenait le sujet de la conversation, que ceux-là mêmes qui avaient vanté ses hautes qualités ne se gênaient pas pour raconter de petites histoires concernant ses parents, et qui n'étaient pas absolument favorables à l'honneur, à la vertu ou la dignité de ces personnages. Ils citaient, sans avoir l'air d'y attacher plus d'importance, des bagatelles relatives à la première existence d'Hélène, rappelant le temps où elle vivait dépendante du baron de Romilly, dont elle avait hérité d'une façon si singulière.

Quoique Hélène ne se trouvât, pour ainsi dire, jamais avec ceux qui osaient ainsi parler d'elle, leurs murmures ne manquaient pas, cependant, d'arriver à ses oreilles. Elle ne savait comment ; mais ils tournoyaient autour d'elle, comme des oiseaux de mauvais présage.

Si l'on dit du mal de nous en arrière, nous pouvons être sûrs que nous ne serons pas longtemps sans en être informés. La charité humaine n'est pas tellement prédominante qu'elle sache garder pour elle les remarques désagréables qu'elle entend, et le pire de tout, c'est qu'on vient nous dire ces choses confidentiellement, dans l'attente que nous serons reconnaissant à celui ou à celle qui nous les rapporte.

Hélène avait ses rapporteurs, et il lui arrivait souvent d'être blessée, irritée et agacée par ce qu'on venait lui raconter.

Elle s'était imaginé qu'en devenant duchesse, elle pourrait ensevelir le passé dans l'oubli, et que le monde ne la connaîtrait plus que comme la jeune et belle duchesse de Flamanville, dont il était inutile de rechercher les antécédents.

Avant son mariage, elle avait, avec une

fermeté, une persévérance et un courage digne d'une meilleure cause, poussé jusqu'au bout la résolution qu'elle avait prise. Elle avait tenu sa promesse vis-à-vis d'Ernest Rivolat, avec l'aide de M. Dorville, qui était resté son très-dévoué serviteur. Elle avait surveillé elle-même tous les détails de son contrat de mariage, dont elle avait examiné successivement toutes les dispositions, surtout celles qui transféraient, conditionnellement, la propriété de la Tour-Blanche à son mari et à ses héritiers.

Quand tout cela fut fait et qu'elle fut devenue légalement la femme du duc de Flamanville, elle supposa qu'elle en avait à jamais fini avec le passé, qu'une belle et brillante carrière s'ouvrait devant elle, et que rien ne viendrait obscurcir le soleil de sa prospérité, à l'exception, peut-être, d'un souvenir qu'elle se hâterait de chasser de son esprit.

Elle arriva au pincelle de son ambition, et elle trouva, comme tant d'autres avant elle, qu'elle était en face d'une rude réalité, qu'elle n'avait plus rien à espérer, rien à quoi elle pût aspirer, et qu'elle avait beaucoup à craindre.

Sans doute, tout d'abord, une succession de plaisirs, de fêtes et de soirées où elle était entourée d'hommages, la satisfaction de se voir le centre d'attractions dans les plus splendides réunions, lui avaient fait oublier le passé, et lui avaient rendu cher le présent. Mais bientôt, tout cela commença à la fatiguer. Le duc était froid, formaliste et extrêmement fier. Il la traitait comme une de ses possessions, — l'une de ses plus chères possessions, il est vrai, — et il était aussi respectueux pour elle que si elle eût été une reine, aussi attentif que s'il eût été son chambellan ; mais il ne lui laissait jamais oublier qu'il était son seigneur et son maître. Il la traitait, devant ses gens, et en public, avec le plus profond respect. Il arrivait rarement qu'ils fussent ensemble, mais quand cela se trouvait, il lui faisait sentir, par un certain genre de manières, qu'il croyait avoir fait un sacrifice en l'épousant, sacrifice dont elle devait lui tenir compte. Jamais cette impression ne s'était, de sa part, traduite en paroles, mais une femme n'a pas besoin qu'un homme parle pour deviner ses impressions, et surtout une impression de ce genre. L'orgueil d'Hélène se trouva piqué, sa vanité fut blessée, et elle eut du mépris pour son arrogance et pour lui. Elle en vint à regretter de n'avoir pas donné sa main à l'homme qu'elle avait dédaigné autrefois, à Ernest Rivolat. Elle l'avait rencontré trois fois depuis leur dernière entrevue à la Tour-Blanche, à Rome, à Constantinople et une troisième fois à Paris, juste à la fin de la seconde année de son mariage.

XVII.

L'HÉRITIÈRE DE LA TOUR-BLANCHE

Cependant Hélène, ou plutôt Madame la duchesse de Flamanville, avait remarqué, en traversant, dans sa voiture, une rue de Paris, en compagnie de son mari, une pauvre petite fille de 8 à 9 ans, qui lui parut avoir une grande ressemblance avec Béatrice. Cette pensée la poursuivant partout, elle s'adressa de nouveau au docteur Vargat pour découvrir sa résidence. Celui-ci après bien des recherches eut y avoir réussi. Il fit donc part de ses soupçons à Hélène et convinrent du jour et de l'heure où ils s'y présenteraient. Rachel, la folle Rachel, en fut prévenu à temps, on ne sait comment, et prit aussitôt ses mesures pour sauver Béatrice.

Au milieu des rues étroites qui entou-

raient naguère encore l'église de Notre-Dame, il y en avait une plus obscure, plus sale que toutes les autres.

C'était dans l'une des plus pauvres maisons de cette rue qu'était assise, sur un tabouret, aux genoux d'une femme à l'air sévère et morne l'héritière de la Tour-Blanche.

Elle était pauvrement mise, mais ses vêtements étaient très-propres, et le paraissaient peut-être davantage par le contraste qu'ils offraient avec la saleté de l'appartement, les meubles noircis par le temps et la poussière qu'il contenait.

Le visage de la pauvre enfant avait subi un changement depuis qu'elle avait été arrachée au toit où elle était née. Elle était pâle, avec un air d'anxiété et de souci ; mais son teint était blanc comme de l'albâtre, et si transparent que l'on pouvait suivre ses veines bleues et délicates sur son cou et sur ses tempes. Ses traits étaient plus développés ; mais on pouvait craindre, d'après l'aspect de sa figure, qu'elle ne fût pas destinée à vivre longtemps. Ses grands yeux, si tristes dans leur expression, avaient un éclat qui n'était pas naturel, et au-dessous de la paupière inférieure, il y avait une teinte gris perle qui indiquait une grande délicatesse de poitrine, ses longs cheveux dorés étaient relevés sur ses tempes et tombaient en tresses jusqu'à sa ceinture : ils ajoutaient un charme tout particulier à son genre de beauté, et, en la voyant ainsi, assise, les yeux levés vers la sombre figure de Rachel, qui semblait rentrer d'une course, il aurait été impossible de ne pas éprouver pour elle des sentiments de pitié, de tendresse et d'affection.

Rachel était agitée et troublée, comme si elle eût été dans l'attente d'un événement qui eût été pour elle une source d'inquiétude et peut-être de chagrin. Elle avait le front plissé, les lèvres serrées, et, quoique ses yeux restassent fixés sur Béatrice, il était évident que ses pensées étaient loin. Son visage et ses lèvres étaient dénués de couleur, mais il n'y avait plus dans son air et dans ses manières cette expression que nous avons remarquée lorsque, à la porte de sa chaumière, elle avait épouventé madame Rivolat.

La vérité est qu'elle avait beaucoup gagné sous le rapport de sa personne : ses cheveux étaient bien peignés en bandeaux sur ses tempes, et elle était décentement habillée. Elle avait perdu ses manières de folle, et sa voix n'avait plus cette acrimonie avec laquelle elle avait forcé Béatrice à s'agenouiller et à prier auprès de sa sœur morte.

Cependant en parlant avec Béatrice, elle avait un ton froid et morose, et ce n'est que par moments qu'on aurait pu deviner qu'elle était animée de tendres et ardentes sympathies qu'elle cherchait à dissimuler.

Elle avait posé ses deux mains sur la tête de Béatrice, et elle caressait doucement ses longs cheveux.

Après un silence, elle poussa un soupir et dit :

— Béatrice, je désire que vous fassiez bien attention à ce que je vais vous dire, et que vous vous rappeliez chacune de mes paroles. Vous m'entendez ?

— Oui, Rachel, répondit Béatrice, d'une voix douce et argentine.

— Vous êtes dans votre neuvième année, poursuivit Rachel en continuant de caresser ses cheveux ; vous êtes donc encore une enfant par les ans, mais vous avez cessé de l'être sous le rapport de l'intelligence ou de l'instruction que vous avez reçue dans votre ancienne habitation, et les deux années de travail constant que je vous ai consacrées, ont été perdues. Vous me comprenez ?

— Oui, répondit Béatrice.

— Très-bien : à présent, faites attention à

ce que je vais vous dire, et s'il y a quelque chose que vous ne saisissiez pas bien, ne craignez pas de me demander des explications. Vous écoutez ? dit Rachel lentement.

— J'écoute, répondit Béatrice.

Elle croisa ses mains sur ses genoux, et leva les yeux d'un air de profonde attention.

— Je vous ai dit, enfant, reprit Rachel, que j'ai volé votre sœur, quand elle était encore au berceau. Je vous ai dit que j'avais fait cela pour satisfaire une vengeance qui me paraissait insatiable. Vous ne savez pas ce que c'est que la vengeance, mais vous le saurez un jour... Quand ? Dieu le sait. Je vous ai dit que je l'ai gardée soigneusement cachée, inconnue de tout le monde, excepté de moi... jusqu'au jour où elle...

Rachel fit plusieurs efforts, et le mot "mourut" eut une peine infinie à sortir de ses lèvres. Elle porta les mains à ses yeux et essuya deux larmes brûlantes. Puis elle toussa avec une sorte d'impatience, et continua :

— Vous ne savez pas cela, mais je vous le dis à présent, tandis que vous étiez étendue sans connaissance auprès de votre sœur morte, je fus frappée de la ressemblance qui existait entre vous et elle, et, plein d'angoisse, de haine et de rage, cédant à une impulsion irrésistible, je vous revêtis de la robe de votre sœur qui était un ange au ciel, et je la portai, elle, dans la mare où on la trouva. Je l'avais privée de toutes les jouissances que donne la richesse, durant sa vie ; je ne voulais pas qu'elle fût enterrée obscure et inconnue. Elle fut déposée dans le tombeau de ses pères, avec la pompe et les honneurs qui lui étaient dus. Elle eut, du moins les prières des ministres du ciel et l'on versa des larmes sur son cercueil. Ma pauvre... colombe... outragée... la... la... seule... consolation de mon... cœur... de mon...

La voix de Rachel se perdit dans une explosion de sanglots ; et Béatrice murmura avec émotion :

— Que Dieu ait pitié de l'âme de ma sœur !

— Oui, oui, répéta Rachel, et de ceux qui, en faisant mon malheur, l'avaient condamnée à la misère, car moi je n'en aurai pas pour eux de pitié...

Elle s'arrêta pour se remettre de son agitation, et reprit ensuite avec plus de calme :

— Vous savez, Béatrice, comment nous avons vécu depuis. Vous savez que votre cousine Hélène règne là où vous deviez être reine... qu'elle jouit de vos richesses, tandis que vous menez une vie de pauvreté. L'aimez-vous toujours ?

— Oui, répondit Béatrice, avec assurance.

— Quoiqu'elle jouisse injustement de ce qui vous appartient ?

— Elle ne sait pas que je suis vivante, répliqua Béatrice ; si elle le savait, elle en serait heureuse et enchantée. Si j'allais à elle et que je lui dise : Je suis votre chère Béatrice, que vous croyez morte, elle me serrerait sur son cœur et pleurerait de joie.

— Ma chère enfant, elle ne ferait rien de tout cela, répondit Rachel. Votre apparition sera sa ruine, sa destruction, elle vous maudira et vous haïra.

— Je ne causerai jamais sa destruction, dit Béatrice avec fermeté.

— Alors, il ne faut pas que vous disiez à personne que vous êtes une Romilly ; dites que vous vous appelez Rebol, — un nom que je portais autrefois, dans ces jours heureux qui ne reviendront jamais.

— Mais êtes-vous bien sûre que si j'allais voir ma cousine Hélène, que je me jette à son cou et que je lui dise que je n'étais pas

morte, elle ne serait pas contente de me retrouver, et qu'elle nous abandonnerait dans la pauvreté où nous sommes ?

— Elle se reculerait de vous comme à la vue d'un serpent dont elle redouterait le poison, répliqua Rachel d'un air sombre. Je vous dis que vous la perdriez. Il est inutile que je vous explique pourquoi ; mais je vous affirme qu'il en serait ainsi, et si vous retourniez à la Tour-Blanche, vous y seriez maîtresse, sous la garde d'un tuteur, bien entendu ; mais là, Béatrice, vous n'auriez ni père, ni mère, ni votre cousin Raoul, ni votre cousine Hélène. Tout le monde vous serait étranger, et vous n'auriez que ces domestiques occupés de leurs intérêts égoïstes.

— Je ne veux pas causer la perte de ma cousine Hélène, et je ne prononcerai plus le nom de Romilly, dit Béatrice avec un soupir, mais d'un ton résolu.

— Jusqu'à ce que je vous dise : Avancez et proclamez-vous ce que vous êtes : Béatrice de Romilly, la fille vivante du baron de Romilly. Alors sonnera l'heure de votre bonheur, et aussi celle de ma vengeance.

— Mais aucun malheur ne menacera ma chère Hélène ? dit Béatrice.

Un sourire étrange passa sur la figure de Rachel qui répondit :

— Elle a fait beaucoup pour gagner votre amour.

Puis, après un moment, elle ajouta :

— Souvenez-vous que, en renonçant au nom de Romilly, vous vous condamnez pour un temps, à la pauvreté et au travail, à une période de soucis et de luttas, et peut-être d'angoisse. Vous avez goûté les douceurs d'une existence, et vous avez connu déjà les amertumes d'une autre, et si, un jour, vous vous laissez du chemin que vous choisissez en ce moment, il est possible que vous puissiez retrouver le luxe d'autrefois, mais en le faisant prématurément, vous perdriez celle que vous dites aimer, et vous me sacrifieriez, moi.

— Vous m'avez répété, chaque soir, lorsque je m'agenouillais pour dire mes prières, de me rappeler que, quoique mon père ait détruit votre bonheur, je ne devais pas moins prier pour lui.

— Eh bien, enfant ? demanda Rachel avec un air de surprise.

— A-t-il réellement détruit votre bonheur ? dit Béatrice, sans trop comprendre la portée de ses paroles.

— Oui, répondit Rachel avec une explosion de rage et de larmes.

Béatrice attendit quelques instants et, continua d'une voix basse et tremblante :

— Et vous m'avez dit aussi, que ma mère était cause de...

— Je vous ai dit la vérité, répliqua Rachel d'un ton plus calme et plus triste. Mais ce sont là des choses que vous êtes trop jeune pour comprendre, mais vous le pourrez un jour.

— Dans tous les cas, reprit Béatrice, je suis assez grande pour voir que vous avez beaucoup d'irritation contre mon père, qui hélas ! n'est plus. Et cependant, je ne vous ai jamais entendue le maudire, et vous semblez paraître aimer à m'entendre prier pour lui tous les soirs. Je sais que vous chérissiez beaucoup ma sœur, votre chagrin me l'a prouvé, et vous avez été bonne pour moi, quoique nous soyons plus pauvres que quand j'étais à la Tour-Blanche. Je sais aussi que ma cousine Hélène m'aimait beaucoup, et qu'elle était excellente pour moi. Je ferai donc tout ce que vous me direz. Mon père et ma mère eurent, dites-vous, des torts à votre égard, je tâcherai de vous rendre heureuse, pour que vous puissiez leur pardonner. Je ne vous sacrifierai pas, Rachel, et

si je puis, je ne causerai pas de mal à ma cousine. J'oublierai, pour cela, que je me nomme de Romilly, et je porterai le nom de Reboul jusqu'au jour où vous me direz que je puis reprendre le mien.

—Très-bien ! s'écria Rachel.

Alors elle passa ses bras autour du cou de Béatrice, et lui dit :

—Vous allez me quitter, enfant.

Béatrice la regarda avec étonnement.

—Vous quitter, répéta-t-elle. Quand ?

—Pas de questions, mais obéissez, dit Rachel avec un accent de sévérité. Il viendra ici, tout à l'heure, une personne qui vous emmènera avec elle.

—Avec elle, répéta Béatrice d'une voix faible.

Oui, avec elle, dit Rachel. C'est un homme d'humbles moyens, mais doué de beaucoup de persévérance, ayant de la bonne volonté, et une excellente nature. Il a une femme, et plusieurs enfants confiés à ses soins les uns plus âgés, les autres plus jeunes que vous. Vous serez traitée comme si vous étiez de la famille, et vous serez certainement plus heureuse que vous n'avez été avec moi. Il faudra considérer cet homme comme votre père.

Béatrice baissa la tête.

Rachel remarqua le changement qui s'opérait dans l'expression de ses traits, et elle se hâta de dire par voie d'explication :

—J'entends par là qu'il aura de l'autorité sur vous, et qu'il faudra que vous lui obéissiez comme à moi-même. Si vous êtes docile et douce, comme vous l'avez été avec moi, il sera bon et indulgent pour vous ; mais si vous vous montrez fière et hautaine, — ce qui pourrait arriver, — et comme vous avez été quelquefois à l'égard d'enfants, dont le seul crime était leur pauvreté, et qui vous tourmentaient, vous aurez à en subir les conséquences.

—Ne me renvoyez pas, Rachel, je vous en prie, dit Béatrice d'une voix suppliante.

—Cela doit être ainsi ; il y a d'autres raisons qui vous touchent, vous, presque autant que d'autres, et qui ne permettent pas que vous restiez une heure de plus avec moi, répondit Rachel. J'ai à lutter contre un serpent rusé, contre un ennemi subtil, et il faut que je le combatte par ses propres armes. Vous ne me comprendrez pas, quand même je chercherais à vous expliquer. Vous n'avez qu'à vous rappeler la promesse que vous avez faite de ne pas perdre votre cousine

Hélène, et de ne pas me sacrifier ; et cette promesse, vous ne pouvez la tenir qu'en m'obéissant et en faisant tout ce que je vous demande.

—Je vous obéirai, répondit Béatrice avec tristesse.

Rachel l'attira à elle et l'embrassa sur le front.

—Béatrice, reprit-elle, au bout d'un instant, vous avez appris, à un âge bien tendre, le bien et le mal. Je vous ai montré des exemples de vice et de crime pour que vous en ayez horreur. Avec votre intelligence et vos instincts, vous conserverez votre pureté et vous garderez votre esprit de toute souillure. Priez Dieu de vous conseiller et de vous secourir quand vous en aurez besoin, et il ne vous abandonnera pas quand même tout le monde viendrait à vous manquer. Attention !

On frappa doucement à la porte de la chambre.

Rachel bondit sur ses pieds, entraîna Béatrice dans une pièce voisine, et revint ouvrir la porte et voir qui avait frappé.

Sur le seuil, se tenait un homme de petite taille, ayant son chapeau penché sur le côté de la tête. Il était enveloppé dans un manteau bleu, bordé de galon rouge, mais assez sale. Il avait un cache-nez qui faisait double tour autour de son cou, et dont les bouts pendaient sur sa poitrine.

—Madame... Madame Reboul, je crois, dit-il.

—Ah ! monsieur Papino, s'écria Rachel, vous êtes ponctuel, monsieur, entrez.

L'étranger salua et entra, en s'inclinant à droite et à gauche, comme s'il s'était attendu à trouver l'appartement peuplé d'une douzaine de personnes ; mais quand Rachel eut fermé la porte, il vit qu'il était seul avec elle, et il se retourna, en lui faisant un autre salut.

—Toujours ponctuel, ma chère madame, aux rendez-vous, dit-il d'un ton obséquieux qui semblait lui être habituel ; toujours fidèle aux engagements, ajouta-t-il.

—Nous n'avons rien à ajouter à vos engagements, dit Rachel froidement, excepté le paiement de la somme qui a été convenue entre nous, je pense.

(A continuer.)

CE QUI EST ASSEZ BON POUR LA FRANCE EST
ASSEZ BON POUR NOUS

LA LESSIVE PHENIX

Est la poudre en vogue en France.

Les personnes au Canada, qui lavent leur linge ou qui le font laver, n'ont qu'à faire l'essai de la lessive Phenix pour se convaincre que les résultats qu'elle a obtenus en France seront les mêmes dans le monde entier. Cette poudre nettoie et blanchit tout le linge qu'elle touche, sans lui nuire ; outre cela vous épargnez la moitié du savon que vous dépenserez sans l'usage de cette poudre.

18 Juin 1892

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 28 MARS,
Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME

MONEY MAD

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

BARREL OF MONEY.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉ

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —
DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'huile dorée de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie. Employée avec succès par les barbiers pour le *shampooing*. Prix **25 centimes** la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vorneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuiletons
A BON MARCHÉ
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Boubaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFÉCTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparés pour le Canada et l'Étranger.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 3 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encre, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.